L'HOMME AIMABLE.

Au moment où le train allait partir, un voyageur se présenta devant notre wagon. Nous étions déjà neuf dans le compartiment, et pour avoir au moins une place libre, nous affirmâmes que la dernière était gardée. Mais le nouveau venu nous dit, d'un air très aimable :

—Voyons, mes amis, je sais bien ce que ça veut dire....Vous me faites un conte..Mais qu'est-ce que cela vous fait?....Si ce n'est pas moi, c'est un autre voyageur qui montera....Autant moi....L'autre serait peut-être un vieux monsieur quinteux, bilieux....Soyez sûrs que je regrette fort de vous déranger....

Et il monta.

Il avait deux valises et des paquets. Pour arriver à caser tout cela sur les filets déjà pleins, il fallut démêler les échafaudages savants que nous avions longuement combinés. Mais tout ne pouvait pas y contenir, et nous dûmes prendre des paquets sous les banquettes, ce qui nous gêna fort les jambes. Comme cette installation avait dérangé tout le compartiment pendant une bonne demi heure, quelques-uns grommelèrent contre l'intrus, cause de tout ce remuement. Des yeux furibonds se tournaient vers lui, et un gros monsieur, qui avait le coin, dit tout haut :

—Sacrebleu! Il y a des gens rudement assommants....

Alors tous dirent :

—C'est vrai....On n'est pas encombrant de la sorte....

Mais le voyageur, avec un sourire charmant :

—Mes amis, nous avons peut-être sept cent kilomètres à faire ensemble...Ce n'est pas la peine de nous disputer....Il vaut bien mieux s'entendre...Arrangeons-nous pour être très aimables les uns envers les autres...Et tout le monde sera content.....

Il n'y avait pas moyen de répliquer à des paroles si sages, ni de garder rancune à l'avenance de ce sourire. Personne ne dit plus rien, et l'on déplia des journaux.

Comme j'ouvrais le "Figaro," l'homme aimable, que j'avais la chance d'avoir à mon côté, me dit :

—Tiens, le "Figaro...." Vous me rappelez que je voulais le prendre avant de monter en wagon....Mais j'étais si pressé.... Sapristi, j'ai oublié....Et j'ai justement à y voir quelque chose de très intéressant pour moi.... Si j'osais, monsieur, monsieur... pour une minute....Mais non, je vais vous déranger....Vraiment, je n'ose pas....j'abuse....Croyez que je suis d'une confusion...

Naturellement, je m'empressai de lui offrir mon journal, qu'il ne prit qu'après s'être confondu en excuses.

Sapristi oui, il avait quelque chose d'intéressant à y voir.... Il commença à la première ligne. Et son visage s'éclairait, souriant, remuait des approbations..... Quand il eut fini le premier article, il se mit à lire le second. Ici, sa figure s'embruma, autant qu'il convient à la figure d'un homme si aimable. Il secouait la tête doucement, faisait: "Oh! oh!" avec une moue, mais cela sans colère, comme s'il grondait l'auteur un tout petit peu, d'un façon pas méchante....L'air avenant du monsieur qui dit à quelqu'un qu'il entend lâcher d'énormes sottises: "Voyons, mon ami, il me semble que vous allez un peu loin." Et il tourna la feuille.

Je commençais à m'impatienter. Je regardai la campagne. Je comptai les fils télégraphiques qui montaient et descendaient à travers la portière. Il y en avait tantôt quatre, bientôt cinq. Et par derrière, les feuilles des arbres accrochaient des notes sur cette portée de musique. Finalement, cela m'ennuya. Je me tournai vers mon voisin. Il était toujours plongé dans mon journal, gardant l'affabilité de son inaltérable sourire. Il lisait la troisième page, toujours vivement intéressé. Je retenais mon énervement avec peine. A tout autre, j'aurais donné un coup de coude, en disant : "Quand vous aurez fini....." Mais avec un homme si aimable....

Et il lut tout, le misérable: les annonces, les correspondances personnelles, jusqu'à la dernière ligne. Il les savourait, il les analysait, il cherchait à comprendre les syllabes mystérieuses contant bon les amours défendues, les rendez-vous furtifs.... Il plissait les yeux d'une façon gourmande. A la fin, il replia le journal très soigneusement, et me le tendant au bout de son sourire :

—Cher monsieur, j'ai peut être abusé.....Il est vraiment très bien, ce numéro....

Enfin, j'étais rentré en possession de mon "Figaro," Mais, à ce moment, la nuit commençait à tomber. Et il devenait très difficile de lire dans le wagon. Au bout de quelques lignes, je dus m'arrêter et remettre le journal dans ma poche. Je ne pus m'empêcher de lui dire :

—Mon cher monsieur, je suis bien aise d'avoir acheté le "Figaro...."

Le train ne s'arrêtant à aucun buffet, tout le monde avait apporté des provisions. A sept heures, on descendit des paniers et des valises, d'où chacun sortit des paquets à papier jaune et gras. A ce moment, l'aspect du compartiment était très curieux: les uns, dans leur débraillé insolemment égoïste, étaloient leur repas sur leurs genoux, mordaient à belles dents sur une cuisse de poulet, puis, la bouche pleine et huileuse, buvaient au goulot de la bouteille, sans façons, la faisaient passer à leur femme, à leurs enfants, emplissant le wagon de leurs affaires intimes, de miee de pain, de peaux d'orange et des odeurs lourdes de leur mangeaille. Les autres, timides, rapetissés dans leur coin, la tête tournée contre la cloison, tiraient des provisions de leur panier, furtivement par petits morceaux honteux, puis très vite, avec des rougeurs d'être vus, ils fourraient les os dans leur poche.

L'homme aimable parut très étonné.

—Comment?.....Est-ce que vous avez aussi apporté des provisions?....

—Mais oui....il fallait bien ....le train ne nous laisse nulle part le temps de dîner....

—Ah! par exemple, mais je ne savais pas....mais je n'ai rien apporté, moi ...Eh bien, cher monsieur, vous avez devant vous un homme ennuyé.....

J'ouvris ma valise, en disant :

—Ça, c'est vrai....c'est vexant.....

—Eh bien, en voilà une histoire....C'est que j'ai l'habitude de faire mes trois repas par jour, moi....Et j'ai déjeuné à dix heures, ce matin....Je commençais justement à avoir une faim.... Ah! par exemple....par exemple.....

L'aventure du "Figaro" m'avait laissé un point de rancune, et son ennui me remua d'une petite joie méchante. Je pensai : "C'est bon....Tu vas aussi poser un peu, mon camarade...."

Mais, devant sa détresse navrante, je ne pus détourner une pitié.

—Ecoutez....Je n'ai pas grand'chose à vous offrir.....Mais, ma foi, nous couperons l'allumette en quatre.

Je lui tendis un quart de poulet.

—Partageons.....

Il s'inclina d'une façon charmante.

—Oh! cher monsieur....c'est vraiment trop aimable à vous.... Mais je ne permettrai pas que vous vous priviez de votre repas .....Non, je vous suis profondément reconnaissant ..... mais je n'accepterai pas ce sacrifice....

—Mais non, je vous assure!.... Vous savez, à la guerre.....

—Non, je ne peux pas... vraiment je ne.....

—Allons!.....sans façons....

—Enfin, pour ne pas vous refuser.... Un tout petit morceau, alors.....

Et il prit l'aile.

Ça, il prit l'aile, et je dînai fort mal. Mais il me rendit une assiette si friande de remerciements et de bénédictions, que ma vanité savoura cette confiture et s'en fit un dessert exquis.

La nuit était venue. Au plafond vacillait une petite lampe huileuse, dont la lueur falote éclairait les bizarres attitudes des voyageurs tendus dans l'effort de dormir.

Mon obligeant voisin se tourna vers moi :

—Mon cher monsieur, il est évident que nous allons passer une nuit déplorable..... Mais peut être qu'en s'arrangeant.... en nous appuyant l'un contre l'autre.....Voyez-vous, il n'y a rien comme de s'entendre....

Je répondis :

—Je ne demande pas mieux.... Arrangeons-nous le mieux possible.....

Il s'était déjà allongé contre mon épaule :

—Tenez, comme ça.....

J'allais protester : "Ah! mais non....pardon..." car j'étais infiniment plus mal qu'auparavant. Mais j'eus la faiblesse de ne rien dire sur la minute. Et quand, agacé, je m'apprêtai à le secouer d'un coup de coude, je m'aperçus que déjà il s'était endormi.

Il dormait gentiment, la bouche en cœur, d'un sommeil aimable comme son visage où était toujours figé, entre d'élégants favoris, son tranquille et charmant sourire. Vraiment, cet homme était comme parfumé d'affabilité. Elle s'échappait de toute sa personne, du moindre de ses gestes, de ses mots, s'évaporait autour de lui. Même inconscient, endormi, il en restait enveloppé. Et cette immuable amabilité était devenue une force, contre l'inertie de laquelle devaient se heurter les rancunes, les misères, les lassitudes de la vie mauvaise.

Naturellement, je ne troublai pas le calme de ce sommeil, et j'en gardai la lourdeur sur mon épaule. Pourtant, il me gênait horriblement, Mon bras était pris sous son poids, endolori de fatigue, et je n'osais faire un mouvement, de peur de l'éveiller. Je restais ainsi, les yeux clos, ne pouvant m'endormir dans ce malaise. Le compartiment était affaissé dans le silence. Seuls, les battements du train remuaient l'ombre tiède. Des heures passèrent, j'ignore combien. Enfin, une torpeur lente m'engourdit, et je m'appesantis en une somnolence.

A peine assoupi, je fus troublé par un redressement de mon voisin, qui disait :

—Non, ma parole, je crois que j'ai dormi. Mais en vérité.... J'ai même dormi très longtemps .....Ah! par exemple.....très curieux.

Il s'ébrouait, s'étirait.

— Et vous, cher monsieur, avez vous pu vous reposer un peu!.....

Je répondis par un grognement vague, sans ouvrir les yeux.

C'est qu'il continuait, le misérable :

—On est horriblement mal, dans ces trains....ces wagons sont d'un peu confortable....Parlez-moi de l'Amérique. Connaissez-vous les wagons américains?

Je ruminai :

—Que je suis donc fatigué!... J'ai tous les membres ankylosés ....C'est ma jambe surtout.... Vraiment désagréable.....J'ai mal dormi, tout de même.....

Dieu le bénisse! sur mon épaule....

Il remuait, baissait le collet de de son pardessus, tirait son pantalon pour effacer les plis.

—Sapristi, quelle heure peut-il bien être?

Je sentis qu'il sortait sa montre.

—Deux heures! Ah! par exemple....Vous seriez-vous douté qu'il fût déjà deux heures?

Il y eut une minute de silence. J'eus un fol espoir qu'il allait me laisser tranquille. Ah bien! oniche....

—A la maison, tous les miens dorment à cette heure....Tenez, je les vois, ces chers petits, paisiblement endormis sous leur édredon blanc.....des enfants étonnants....déjà en septième, oui, monsieur.... L'année dernière, l'aîné a manqué avoir le prix de lecture....Il s'en est fallu d'un point, pensez....Puis, entre nous, vous savez, le professeur....Il ne faut pas dire, parce qu'après tout, on ne peut jamais affirmer....Eh! eh! le jeune va bien aussi....Nous comptons le faire entrer à l'Ecole polytechnique....Au moins, c'est l'idée de la maman....Enfin, on fait ce qu'on peut.....

Quand, vers les neuf heures du matin, l'homme aimable nous quitta à une station au bord des champs, nous l'aidâmes à descendre ses valises, et lui fîmes passer ses paquets. Il remercia, salua les voyageurs très poliment, et nous dit, avec une affabilité exquise :

—Eh bien, mes compagnons, voilà le long voyage au bout de ses rails.....Nous aurions pu nous disputer, nous aigrir..... Et tout c'est passé d'une façon très agréable, parce que nous nous sommes arrangés....Sinon, la vie ne serait pas possible.... Tandis que comme celà, en se faisant des concessions mutuelles.....

LE Berceau des Beys

I

L'autre jour, je me trouvai sur la place Porta, à Sartène, en Corse. Quelqu'un me dit, en pliant un journal :

—Ali-Bey est mort; je vais avertir Orsini.

—Orsini? fis-je.

—Un parent d'Ali-Bey.

Il m'expliqua :

—C'est un Orsini de Sartène qui fonda la dynastie actuelle des beys de Tunis.

Et, se retournant, il appela :

—Joseph!

Joseph Orsini vint vers nous. Il boitait en s'appuyant sur une canne. Son visage très brun, clair, me frappa par sa beauté vigoureuse de médaille. Je lui fus présenté. Il me tendit la main avec force. Et son œil très vif exprima la curiosité.

—Enchanté, monsieur!

Pourquoi, pensais-je, pendant que l'autre annonçait à M. Joseph Orsini la mort d'Ali Bey, pourquoi M. Orsini n'a-t-il par le burnous et le turban? Son masque est bien africain. On dirait un Barbaresque affiné!

—Mort!....mort!....répétait-il.

Il demeurait rêveur, penché sur sa canne. Son ami lui tendit le journal. Il mit ses lunettes pour lire. A la fin, il nous dit :

—Je vais rentrer; mon frère et moi porterons le deuil.

Je lui demandai la permission de l'accompagner jusqu'à sa porte.

—Volontiers, monsieur.

II

Les gens allaient et venaient sur la place, le long de l'église Santa Maria; au fond, un petit marché bourdonnait.

— Votre ami, commençai-je, m'a dit que vous étiez le parent d'Ali-Bey.

—C'est vrai. Mohamed, qui le remplace, est mon cousin. Notre parenté est très éloignée. Il l'ignore. Son premier ancêtre sortit de notre maison.

Il s'engagea dans une sorte de passage. Il s'anima. La voix est nette, parfois violente; le geste vibre. Et sa parole est précise.

—J'évoque, poursuivit-il, toujours avec plaisir mes souvenirs de famille. C'était en 1660. Les Sarrasins infestaient nos rivages. Leurs incursions, nombreuses et cruelles, se faisaient notamment dans la baie de Tizano. Mes ancêtres avaient, non loin de cette baie, des terres immenses. Et Benedetto Orsini, qui venait d'épouser une Rocatailla, aimait à paraître souvent parmi ses pâtres et ses colons. Il y allait à cheval. Il était chevaleresque, intrépide. Malgré les invasions sarrasines, il ne craignait point de s'aventurer du côté de Tizano. Il y descendit, un matin, armé comme l'habitude. Il fut brusquement arrêté par des hommes qui du maquis, s'élancèrent sur lui, en brandissant des cimeterres. Il reconnut à leur costume des Sarrasins. La lutte fut vaine. On le désarma. On lui lia les mains. Cela se passait près d'un roc plat qu'on appelle encore aujourd'hui "le Roc des Sarrasins."

III

M. Joseph Orsini se fut. Une vieille encapuchonnée passait. Il l'aborda :

—Le bey est mort!

Et la bonne vieille se signa. Il avait prononcé ces mots à la façon des hérauts d'autrefois qui criaient :

—Le roi est mort!

Lentement nous sortîmes du passage. Devant nous des maisons bistres, des ruelles très vieilles. Il continua :

—Pour racheter Benedetto Orsini, ses parents donnèrent des sommes importantes à la République de Gênes, chargée des négociations. Après bien des années, en 1672, ils apprirent que leur fils était devenu pacha de Tunis sous le nom d'Ali-Orsino.

"Par son grand air, sa bravoure et sa stature imposante, mon ancêtre avait fini par dominer les esprits, aux rives africaines. Le pacha de cette époque lui accorda ses faveurs. Benedetto eut toute sa confiance et son affection. Quand le pacha mourut en 1679, sans héritiers, Ali-Orsino le remplaça. Il se maria et eut un enfant, Hussein.

"Cependant, le pacha de Sousse, jaloux de la fortune de mon ancêtre, vint ravager les environs de Tunis. Ali-Orsino le battit dans la plaine. Mais comme il marchait sur Sousse, le dey d'Alger intervint. Ce dey en voulait à Orsino, dont il redoutait le génie belliqueux. Il lui dit: Fais la paix avec le pacha de Sousse!" Et traîtreusement il le fit assassiner sous sa tente.

"Le pacha de Sousse occupa Tunis.

"Dix ans plus tard, Hussein-Orsino souleva ses partisans. Il se mit à leur tête et défit le pacha de Sousse, qui fut livré à son ennemie par les siens. Hussein le fit décapiter. Il jeta sa tête à la foule. Puis, il fit brûler le corps et en recueillit les cendres, dont il remplit des cassolettes rares qu'il envoya à ses parents et aux chefs des tribus pour perpétuer le souvenir de sa vengeance."

IV

Nous descendîmes par une ruelle triste, étroite, anguleuse M. Joseph Orsini s'arrêta devant une vieille maison très austère. Une porte sombre s'ouvrait.

—C'est là qu'est né Benedetto Orsini.

Il y pénétra. Il se retourna dans l'ombre pour me faire un signe d'amitié. Et j'entendis sonner sa canne sur les degrés de l'escalier en granit. Bientôt la petite ville sut la nouvelle de la mort d'Ali Bey, et l'on s'en entretint comme si quelqu'un de Sartène venait de mourir.

Congrès d'Education.

Presse Associée—

Atlanta, Gie, 9 août—Le thème général de la séance d'aujourd'hui au congrès chrétien et d'éducation des jeunes gens de couleur a été: "L'éducation de la race". L'attention de tous était concentrée sur le discours de Booker T. Washington, qui a été prononcé à la conférence ce matin.

Le Rév. Dr. T. B. Scott, de la Nouvelle-Orléans, président, a présenté le professeur Washington, qui a été accueilli par de chaleureux applaudissements. Le sujet de l'adresse du professeur Washington était : "La contribution du Sud à l'éducation de la race."

Les autres orateurs à la séance de matin ont été le Rév. C. A. Leftwich, de Memphis, le Rév. George W. Moore, de Nashville, le Rév. W. B. Johnson, de Washington, D. C., le Rév. M. C. B. Mason, de Cincinnati, le Rév. H. A. Monroe, de Philadelphie, et le Rév. W. H. Weaver, de Pittsburg.

Des conférences distinctes sur des sujet d'éducation ont été tenues dans différentes églises d'Atlanta dans l'après-midi.

Buvez la "Sparkling Abita Water", $1.00 la douzaine de bouteilles livrées à domicile.

LE CRESCENT TURF EXCHANGE.
Coin Douane et Royale.
Agence pour toutes les courses étrangères

HOTEL ET RESTAURANT DU WEST END,
T. TRANCHINA.....Prop.
Ouvert toute l'Année.
Tous les mets délicats de la saison bien cuits et soigneusement servis
PRIX RAISONNABLES.
15 jan—1an

Le meilleur SIROP POUR LA TOUX ET LA COQUELUCHE D'ANGELL
Pour la Toux, les Rhumes, Bronchites, Coqueluche et tous les maux de gorge.
Prix, 25 et 50 cents.
Vendu par tous les pharmaciens.
1 nov 1901—1 an

E. J. LOUAPRE,
233 rue Decatur,
SEULE MAISON FRANÇAISE.
Articles Divers pour Epiciers,
—Agent en Gros pour les—
BALANCES DE HOWE.

11 mai—6m—dim mer

Déménagement Temporaire au 1728 rue Joséphine.
D'ENTRER AU
Collège Soulé,
1728 rue Joséphine
Et se Préparer au Succès dans les Affaires.
Plus de 15,000 étudiants ont été formés au Collège Soulé, 800 pendant la dernière année. On aide les étudiants à se créer une position sans rien leur charger. Il en est des milliers qui occupent des positions remunératrices dans tous les genres d'affaires.
Chambres Dortoirs, Vastes Terrains, Délicieux Emplacement d'Etés, Bonne Commodités hygiéniques et Anglais enseignés toute l'année. Les Dames sont admises. Banque du Collège complète et magasin du Collège. Les Etudiants travaillent et les Etudiants avancés apprécieront également l'Instruction Personnelle qui leur est donnée, parce qu'on ne pousse pas les uns au détriment des autres.
Prenez Renseignements Catalogues.
GEO. SOULÉ & SONS.
12 sept—1 an—dim jeu

4 DEBOUCHES IMPORTANTS
THE TEXAS & PACIFIC RAILWAY
Aucune embarras pour répondre aux questions.
Aucun Changement de Chars au Texas
Pour le tarif des chemins des passagers demandez A. A. GRAHAM, Agent des Passagers et des Billets, Bureau St-Charles.
1er mars—

Téléphones—
J. GARLICK,
L'UNIQUE AFFICHEUR.
Les meilleurs tableaux, localités résultats.
Bureau: 633 Place Commerciale
20 av—1an

Pour le confort des voyageurs seulement quelques objets du vestiaire, vendus aux prix d'occasion.
REGARDEZ: et voyez ce que nous a vous dans notre vitrine. PRIX SPECIAUX, réduction sur tous les articles de valeur. VOUS Y TROUVEREZ SUREMENT quelque articles dont vous avez besoin pour un but quelconque.
PALAIS DE JOAILLERIE
—DE—
WEINFURTER,
COIN DES RUES ROYALE ET BIENVILLE.
Nous y exhibons nos articles d'automne des dernières nouveautés comme bagues.
30 jan—1an

heure?

Harry entra, ses yeux gris foncé brillants, les joues rougies par le froid sous la barbe châtaine naissante à peine frisée, couvert sur son grand pardessus d'une très légère couche de neige fine et brillante, dont les paillettes scintillaient comme de toutes petites étoiles.

—Oui, cousine Annie, moi-même, Harry Leslie Saint-Mesmin, à votre service. Zite est là?

Le visage d'Annie, joyeusement illuminé, redevint modeste et résigné.

—Zite est là. Où serait-elle, sinon au logis, en ce jour....

—Je sais, fit Harry avec un peu de hâte et de confusion. C'est précisément pour cela que je suis venu.... Le 22 février est un jour que notre famille ne peut oublier.... Ma mère et mon père vous envoient l'expression de leur affectueuse condoléance, et moi.... je suis venu.

—Zite sera contente, fit Annie en se haussant sur la pointe des pieds pour essayer de l'aider à retirer son immense pardessus.

—Croyez vous? demanda-t-il, en s'arrêtant soudain, une manche ôtée, l'autre bras encore engagé dans la fourrure.

Il examina avec attention la "petite Annie" cherchant à lire dans les yeux qu'elle détournait.

Il ne l'avait jamais si bien regardée et tout à coup, il s'aperçut qu'elle était devenue très jolie.

La petite Annie du temps passé, aux bras longs, au front bombé, aux gestes gauches, était devenue une jeune fille timide, dont les grands yeux bleus se dérobaient sous des cils frisottants, bruns comme ses cheveux. Un sourire presque effrayé, d'un charme discret et mystérieux jouait autour des lèvres pleines, bien dessinées, empreintes de bonté. La petite Annie avait dix-huit ans et était devenue une jeune fille.

—Vous avez joliment embelli toujours! fut la conclusion à haute voix des pensées de Harry; après quoi il sortit son autre bras de la fourrure, suspendit le lourd vêtement à une de ces patères haut perchées qu'on ne voit nulle part ailleurs qu'en Amérique, dont l'utilité démontre l'existence d'une race de haute taille, et de plus adroite et vigoureuse. Ensuite, il passa la main sur ses cheveux coupés en brosse et suivit Annie dans la salle.

—C'est vous Harry, dit Zite en étendant la main vers lui avec un geste royal. Vous nous avez fait fait presque peur.

—Nous disons "presque" parce que ma cousine Zite n'a jamais peur, fit Harry après avoir baisé la main qui lui était offerte, apparemment pour cela.

—Peut être, répondit elle. Asseyez vous, cousin, et prenez une tasse de thé. Du thé faible, avec du lait baptisé en guise de crème. On est pauvre ici, nous n'avons ni vaches au pré, ni chevaux à l'écurie comme vous. Comment vont vos parents?

—Très bien. Merci. Ils vous envoient leur amitié....

Il se fit un silence.

Les parents de Harry avaient envoyé bien autre chose que que leur amitié, mais Zite ne paraissait pas disposée à s'en souvenir, ce soir-là, ni en général aucun jour de l'année.

—Et.... reprit Harry, timide, se sentant si peu encouragé, c'est demain que vous devez quitter ce logis?

—Nos malles sont faites, répliqua brièvement sa belle cousine.

A continuer.

Le Meilleur Remède au Monde pour les Enfants en Dentition.

Un Remède Ancien Mis à une Heureuse Epreuve
DEPUIS PLUS DE SOIXANTE ANS.
MRS. WINSLOW'S SOOTHING SYRUP a été employé depuis plus de SOIXANTE ANS avec un SUCCES PARFAIT par des MILLIONS de MERES pour leurs ENFANTS EN DENTITION. IL CALME L'ENFANT, AMOLLIT les GENCIVES, APAISE toute DOULEUR; GUERIT les COLIQUES VENTEUSES, et est le meilleur remède de la DIARRHÉE. En vente chez les pharmaciens dans toutes les parties du monde. Ayez soin de demander Mrs. Winslow's Soothing Syrup, et de n'en prendre aucun autre.
Vingt-Cinq Cents la Bouteille.

Feuilleton

—:DE:—

L'Abeille de la N. O.

26 Commencé le 16 Février 1902.

LE Calvaire d'Agnès

PAR SIMOM BOUBÉE.

DEUXIÈME PARTIE

Le roi des camelots.

XII

(Suite.)

Cet affreux Molossart m'a fait chanter lorsque je n'étais qu'un aventurier, que sera-ce donc maintenant que je suis un assassin et qu'il connaît mon secret? L'affaire du grand-duc, qui me semblait si belle, me paraît maintenant presque ridicule.... Je me sens en déveine noire.... Je vais marcher de déceptions en déceptions....J'ai agi comme un gredin de bas étage, mais j'en suis bien puni, trop puni, peut-être!....Non!....je ne voulais pas tuer ma pauvre sœur..... mais je voulais la voler, la déshonorer....S'il y a un autre monde....si l'âme est immortelle, elle ne me pardonnera pas... elle ne peut pas me pardonner ... C'est peut être vrai les histoires d'apparitions!....Il y a de très grands esprits qui ont cru que les morts revenaient.... D'ailleurs, qu'on les voie ou qu'on s'imagine les voir, c'est aussi épouvantable....Ah! je deviendrai fou!....Je n'aurais jamais cru qu'un cadavre pût être aussi hideux... Des yeux tout retournés et tout sanglants, c'est ce qu'on peut voir de plus horrible ...et, jamais cette hallucination ne m'abandonnera.....Elle me poursuit dans cette foule; que sera-ce donc quand je serai tout seul, au milieu des ténèbres?....

La nuit s'avançait, les cafés-chantants avaient éteint leurs lumières, les passants se faisaient rares.

Maloisel redescendit jusqu'à la place de la Concorde, puis vers la Seine.

Comme il passait devant le Cours la Reine, une femme qui crut le reconnaître s'approcha de lui et lui prit doucement le bras.

Il poussa un cri qui n'avait rien d'humain et s'élança vers le pont de la Concorde en bégayant entre ses dents :

—Amélie!.... Amélie!..... Grâce!....Pardonne!....

Arrivé au milieu du pont, il s'arrêta net.

Le sentiment de la réalité lui était revenu.

Triple fou! triple gâteux! Il avait pris pour le spectre de sa sœur une vagabonde.

Mais, pour avoir retrouvé son bon sens, il n'en souffrait pas moins.

Un souvenir de son enfance s'imposa tout à coup à lui avec une accablante tyrannie.

Il revit la pauvre Amélie, pleine d'affection pour lui, malgré les mauvais traitements qu'il lui infligeait, le soignant avec une exquise tendresse, une nuit qu'il était malade, et posant doucement sur son front un linge imbibé d'eau fraîche, en murmurant à son oreille de si douces paroles de consolation!

Alors, son cœur se brisa: ce fut le vrai remorde, le remords attendri et peignant; ce fut une indescriptible souffrance morale qui vint s'ajouter à ses terreurs fantastiques et aux déceptions de sa vie sinistrement ratée.

Il se souvint que quelque temps auparavant, il s'était trouvé ainsi, sur le bord de la Seine, et avait eu l'idée de mettre un terme aux maux de cette existence en faisant le suprême plongeon.

Il avait été retenu par le souvenir d'un noyé, aperçu sur les dalles de la Morgue, hideux dans sa bouroufure noirâtre.

—Ce mort est heureux, pensait-il, il ne souffre plus!....J'avais déclaré à la société la guerre au couteau....je me sens vaincu ayant à peine commencé la lutte .....A moi la mort, à moi le néant....

Il enjamba la parapet du pont et se laissa tomber dans la Seine....

L'eau noire, striée de feu, se referma sur lui....et ce fut tout.

XIII

Le lendemain, les lecteurs de journaux parisiens eurent une grande surprise et une grande déception.

Le "roi des Camelots" l'assassin présumé de la pauvre Amélie n'avait pas été arrêté à Londres.

La dépêche de la police française à la police anglaise demeurée sans effet.

Peut-être était-ce par suite de mauvais vouloir de la police anglaise: certains précédents justifiaient cette supposition; peut-être était-ce simplement négligence ou maladresse des détectives?

Peut-être encore Eidor, sous l'empire d'un pressentiment, ét.